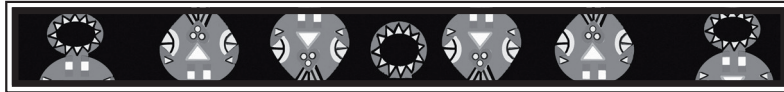


# DALA ET MADAME SCAR

Perrine Le Querrec



*Les lecteurs familiers de l'anglais reconnaîtront en « scar » le terme signifiant « cicatrice ». Dans cette nouvelle située dans notre monde contemporain, l'auteur a choisi d'aborder un thème douloureux, aussi bien moralement que physiquement.*

*Au fil des pages précédentes, l'Afrique a été magie, animaux de la savane, esclavage, désert et maladie, la voici d'aujourd'hui, sans fard et sans leçon de morale, avançant au rythme des pas d'une petite fille sur la latérite.*



**E**lles sont deux à arpenter la ville à l'écriture caniculaire : pleins et déliés, effondrements et charpentes, échafaudages de bois, étendues désertes, amas de cases.

Les cerveaux fondent, les mots et les idées s'empâtent dans les bouches desséchées, le paysage entier se recouvre de poussière rouge.

Je cours une dizaine d'enjambées. Je cours jusque-là, je me retourne, je reviens sur mes pas, je cours dans un sens, puis dans le sens opposé. Aller-retour sur la poussière rouge. Je me retourne, j'interroge le sol, je cherche quelque chose d'invisible, je repars dans l'autre sens.

Sur la terre rouge, aucune empreinte.

Le vent transforme tout en poussière. J'ai beau passer et repasser, aller et venir, dans ma robe qui tente de grandir avec moi, sur moi, j'ai beau appuyer fort mes pieds nus sur la latérite, aucune empreinte, aucune trace.

La poussière s'agrippe aux volants rosés de ma robe. Je ne peux plus l'attacher dans le dos. Le col pend un peu devant, la dentelle s'est déchirée. La boutonnière ouverte dans ma nuque laisse entrevoir ma peau, la poussière chaude entre par en haut, par en bas. Plus petite, lorsque je courais, je me prenais souvent les pieds dans les volants qui caressaient le sol. Maintenant ils effleurent à peine mes cuisses. Sur la terre rouge il n'y a plus aucune trace, ni de tissu, ni de peau. Je suis légère, aussi légère que les grains rouges qui brûlent mes yeux et ma gorge, qui collent à ma peau et dessinent des lacets de sueur écarlate sur mon corps.

Alors je cours encore plus vite, droit devant, je me retourne si vite que les empreintes, si elles étaient, n'auraient pas le temps de disparaître, puis je reviens sur mes pas, mes pas qui n'existent pas. On m'appelle :

« Dala ! »

Mais je n'entends pas, je n'existe pas.

Madame Scar regarde, elle ne fait que regarder.

Tout l'éblouit et tout lui est étranger : la cambrure des femmes sur leur moto, les paniers débordants de fraises sur les têtes, les couronnes d'ananas, les hommes accroupis en cercle autour du thé, les fleurs de frangipanier, les infirmes, les geckos bavards, les corps d'hommes affalés perpendiculairement aux étals, figures d'abandon, de repos, la moitié supérieure allongée sur la table et les jambes plantées dans la poussière. Corps pliés, pliés par la chaleur, pliés par la misère.

Elle s'avance parmi la fourmilière de gamins. Ils s'éparpillent devant elle à chacun de ses pas. Le vent transporte des mélodies de voix ténues, presque inaudibles.

La mort est installée, elle est omniprésente, elle gonfle le vent de méningites, charge les moustiques de palu, elle s'incarne en malnutrition, accidents de circulation, assassinats.

Etat d'hébétude.

Madame Scar apprend qu'une femme girafe à qui l'on ôte ses colliers meurt sur le coup, sur le cou, étouffée.

Quelle arme ! La parure mortifère.

Une toute petite fille avec sa robe courte, trop courte, ses fesses à l'air chaud, galope avec un air interrogateur dans les tourbillons de poussière rouge qu'elle soulève avec ses petits pieds. Ses tout petits pieds qui courent sans fin. Nulle part.

Madame Scar se demande si cette enfant en mouvement perpétuel cherche le moment où enfin, son pied laissera une marque, où enfin elle sera là.

Elle se souvient de son propre bonheur à faire du bruit avec ses chaussures à talons. À défaut d'empreinte, du son. Elle avait plus de trente ans et le sentiment en écrasant ses talons sur le sol qu'elle écrasait ses doutes, ses hésitations, ses souffrances, ses étouffements. Sentiment de chausser une parure de femme, d'adopter une cambrure sensuelle, de prévenir les autres : « Je suis là ! Je fends la foule, je fais du bruit, je suis là. »

Aujourd'hui ses pas sont bruyants, qu'elle le veuille ou non. Parce que ses cheveux blonds frissonnent autour de sa tête, frissonnent jusqu'à la taille. Parce que sa peau blanche perfore l'atmosphère caniculaire. Parce que le flou de ses vêtements européens attire les regards. Parce qu'elle semble aérienne et qu'elle marche sans hésitation, d'un pas lent, pesant tout en étant léger, au milieu de l'abondance colorée et parfumée. Parce que les hommes lui sourient sans même tenter de lui vendre quoi que ce soit. Parce qu'un enfant au bec de lièvre a glissé sa main dans la sienne et qu'ils forment un drôle de couple. Elle sait où elle va.

Le soleil africain, obscène, énorme, s'écrase sur l'horizon.

Elle voudrait peindre des femmes-arbres, sans contour, leurs feuilles bruissantes, la lumière qui perce les surfaces vertes irrégulières.

Une silhouette féminine hérissée de carottes se dresse devant elle, se dessine et se devine lorsqu'elle lève le bras pour amarrer le panier sur sa tête et que le soleil pénètre le tissu de son boubou. L'air vibre autour du corps, les contours s'évaporent : les seins, les hanches, la sinuosité du bras levé, la chute du dos, les fesses pleinement cambrées.

Madame Scar s'arrête et se perd un instant dans cette vision-mirage. Son regard transperce les motifs colorés du tissu pour caresser l'arrondi du corps dévoilé. Elle lâche la main de l'enfant